




POURQUOI ET COMMENT FAIRE RÉCIT/FAIRE MOUVEMENT ? METTRE L'IMAGINAIRE EN MOUVEMENT

Philippe De Leener &
Marc Totté
Inter-Mondes
Quentin Mortier
SAW-B

 Analyse 2015

Les idées développées dans cette analyse se nourrissent des échanges qui ont jalonné une journée d'étude organisée à la suite de la publication de notre étude intitulée « ...Et qu'est-ce que ça change ? Récits de l'économie sociale »¹. Une cinquantaine de représentants de divers lieux sociaux, associations ou mouvements, s'étaient donné rendez-vous pour échanger dans le sillage de plusieurs interventions².

Cette journée posait la question de la place des récits dans l'action et dans les processus de changement sociétal en lien avec les mouvements sociaux. Le récit, ou plus exactement, la production d'un récit avec et par les acteurs qui vivent les situations, est une méthode qui prend tout son sens, tant dans une optique d'apprentissage – sur soi, sur le monde autour de soi, sur ses rapports avec ce monde... - que pour développer le pouvoir d'agir des acteurs. De là découle l'idée qu'en développant des récits, on contribue probablement à produire du changement sociétal. Toutefois, pas automatiquement, ni nécessairement. Dès lors, telles sont les questions auxquelles la journée d'étude (et cette analyse) ont cherché à répondre : Comment, en faisant récit, contribue-t-on à déclencher du mouvement dans la société ? Pourquoi faire mouvement passe-t-il aussi, parfois, par la mise en forme d'un récit ?

De l'importance de l'imaginaire pour faire mouvement

Cornelius Castoriadis est sans doute le penseur qui a le plus finement montré que toute société est le fruit d'un imaginaire³. On peut faire le parallèle avec les mouvements sociaux. Eux aussi résultent d'une certaine façon de penser le monde et la réalité. Eux aussi cherchent à organiser un lien entre individus et groupes autour d'un ciment, de motivations communes et d'une commune compréhension du monde.

Mais comme beaucoup l'ont affirmé lors de notre rencontre, le monde change et ces changements deviennent de moins en moins lisibles dans leurs conséquences, en même temps qu'ils deviennent de plus en plus rapides. Dans ce contexte, les grandes odyssees, les idéologies fondatrices sont-elles encore utiles ? Sans doute pour partie, ne fût-ce que pour se connaître, savoir d'où l'on vient. Mais il n'est pas certain que ce soit ce type de (grands) récits qui soient les plus utiles et les plus attendus de nos jours.

¹ Etude 2014, résultat de la collaboration entre Inter-Mondes et SAW-B, disponible sur www.saw-b.be. Cette étude a fait suite à la co-production de trois récits par des collectifs de travailleurs au sein des entreprises sociales Cherbai, Forma et La Ferme Nos Pilifs.

² A savoir celles de Marc Zune et Joanne Clotuche de « Tout Autre Chose », Paul Hermant de « Acteurs des Temps Présents », Gregory Pascon de la revue C4, l'écrivain Jean-Charles Massera, Jean Delval du Théâtre des Rues et des Editions du Cerisier.

³ Dans *L'institution imaginaire de la société* (Paris, Seuil, 1975), l'auteur montre qu'aucune société ne peut « se rassembler » et « s'instituer » dans le registre purement « économique-fonctionnel » et qu'il y faut un « imaginaire social », dont la « pseudorationalité moderne » est une illustration parmi d'autres.

Ce sont plutôt les (petits) récits de vie, les témoignages, les comptes rendus de parcours qui peuvent permettre de se rendre plus disponible à d'autres façons de voir et même de trouver certaines formes de coalition. Même si celles-ci sont, il est vrai, parfois davantage portées par des doutes que par des certitudes, comme dans le mouvement « Tout Autre Chose ».

Deux questions peuvent dès lors être posées :

1. Faut-il reconstruire un nouvel imaginaire ou plutôt travailler notre rapport à l'Imaginaire (avec un grand I) ? Pour le dire autrement, n'est-ce pas notre rapport à la réalité qui serait à revoir pour faire mouvement et sortir des ornières où nous ont menés les grandes utopies érigées en dogme ?
2. Peut-on proposer des manières concrètes de faire récit, qui travaillent autant les contenus (l'information) que la relation (les interactions, le rapport à soi et aux autres) ?

En finir avec les grands récits ?

Alors qu'on les pensait finis, les récits nous reviennent toujours plus forts, « en pleine gueule », dira l'un des intervenants, Jean-Charles Massera ! Récits djihadistes, récits sur le terrorisme, récits sur l'austérité, récits sur le libre-échange... Autant de grandes croyances qui loin de disparaître se font plus dures, plus absolues. Souvent érigées en choc des civilisations (Samuel Huntington), elles sont plutôt l'expression de choc des ignorances (Mohamed Arkoun). Certains chercheurs pensent que ces « poussées extrémistes » sont la manifestation de fins de règne (celle de l'« Empire » capitaliste ou celle de l'Europe⁴), comme un dernier sursaut avant l'arrivée d'autre chose. Peut-on en être sûr ? Peut-on se contenter de telles prédictions ?

Ce qui paraît certain c'est que face au grand mouvement de l'histoire, on est en panne de propositions. Les trois récits co-produits avec des collectifs de travailleurs en entreprises sociales⁵ ont montré que les alternatives proposées, toutes intéressantes, n'étaient pas ou du moins ne se percevaient pas en mesure de concurrencer le capitalisme.

C'est que le capitalisme est tout autant un grand récit -basé sur une série de fables forgées plutôt sur nos désirs et nos peurs (« l'homme un loup pour l'homme », la « main invisible », le « libre-échange », « l'Homo Oeconomicus », « l'Homo Rationalis »...)— qu'un ensemble de pratiques économiques et politiques érigées en système. Un système pouvant prendre différentes configurations selon les pays (capitalisme rhénan, capitalisme anglo-saxon...), et dont la capacité à se renouveler et à tirer parti de ses contradictoires reste inégalée. On peut le voir dans l'histoire rappelée par Grégory Pascon, rédacteur en chef du magazine C4⁶ : l'évolution de la perception du chômage qui, depuis un « droit », va devenir une série d'« obligations » et s'accompagne du développement d'un sentiment de honte dont il faut pouvoir faire son « Choming out »⁷. Tout au long de cette évolution, le système est bien présent, générant à la fois stigmatisation des chômeurs et endettement multiforme, au moyen de cartes de crédit et prêts hypothécaires.

Mais la réponse à cet enfermement doit-il passer par la construction d'un grand récit tout aussi dogmatique, tout aussi absolu ? Il semble que l'époque ne s'y prête plus guère (si ce

⁴ Todd, E., *Après l'Empire, Essai sur la décomposition du système américain*, Paris, Gallimard, 2002 et *L'invention de l'Europe*, Paris, Le Seuil, 1996.

⁵ Les récits, qui constituent l'annexe de l'étude citée plus haut, sont aussi disponibles sur http://www.saw-b.be/spip/IMG/pdf/annexe_recits.pdf.

⁶ Voir : <http://www.entonnoir.org/c4/>

⁷ C'est par analogie avec le « coming out » (annonce volontaire de son orientation sexuelle ou de son identité de genre, en refusant la peur et la honte) que l'expression « choming out » a été inventée. Un bel exemple de cette pratique nous est donné dans le documentaire « Les parasites », réalisé par Patrick Severin et produit par Instants Productions (<http://instantsproductions.be/>) et disponible là : http://www.lavenir.net/extra/parasites?utm_source=nwl&utm_campaign=parasites&M_BT=53910313519.

n'est encore, sur un tout autre registre, sous la forme de montées des extrémismes religieux). Car les nouveaux mouvements - « Tout autre Chose » et « Acteurs des temps présents » - dont le témoignage a été recueilli lors de cette journée manifestent bien un recentrage sur l'activité, sur le concret, sur l'ouverture de possibilités plus encore que de réponses immanentes ou transcendantes.

Multiplier les petits récits ou s'en passer

L'expérience de la construction du livre « Choming out » est celle d'une multitude de récits qui donnent à voir différentes façons de vivre le chômage⁸. Pas de grands récits mais une série de témoignages qui permettent à beaucoup de « s'y retrouver », de « se retrouver » et invite à « s'en sortir ensemble ».

Le projet de Jean Delval n'est au fond pas différent avec le Théâtre des rues, auquel se sont ajoutées ensuite les Editions du Cerisier⁹. A ceci près que dans un premier temps l'expression est différente : le théâtre permet de faire exprimer des choses plus indirectement à travers une mise en scène. Petit à petit ce travail se transforme en séances d'écriture collective qui mèneront aux Editions du Cerisier. Le fil conducteur reste la *métaphore* comme moyen de « mettre au travail l'imaginaire ».

C'est aussi à un effort de décentrage, de témoignage au second ou au troisième degré que nous invite Jean-Charles Massera, écrivain et artiste¹⁰. Il est l'auteur de productions audiovisuelles mêlant de manière variée dimensions imaginaire et documentaire, comme par exemple le feuilleton radio « Jte dérange ? Non, non » dont un numéro porte sur le thème « épanouissement et travail » ou la vidéo « Call me DominiK » sur le métier de téléopérateur¹¹. Que veut dire encore « mettre de soi dans son travail » quand on est représentant en marketing ? Que signifie vouloir « un nom » et « être reconnu dans son identité » quand on est opérateur téléphonique situé au Maghreb et s'adressant (sous couvert du pseudonyme « Nicolas », remplaçant le prénom Mourad) à une clientèle française ?

Le propos – formulé à travers romans, pièces de théâtre, essais, vidéos ou séquences radio - est résolument humoristique et/ou provocateur. Il cherche l'émancipation : comment « éviter de se laisser piéger par des récits » ? Que faut-il garder de nos grands récits « fondateurs » : la Révolution française, la République... ? Plus précisément encore, comment sortir des récits clos, fermés, bouclés par des réponses ? Tout le travail de cet auteur cherche au contraire à rester du côté des questions de manière à ce que chacun réfléchisse, se réapproprie la pensée critique : « *Travailler une distance critique afin de trouver la capacité de réinventer nos existences, de les réenchanter en échappant à ce qui a tué l'invention de soi et l'invention de nous possibles, à savoir les récits petits et grands* ». Ne faut-il pas arriver à s'autonomiser de toute forme de récit, étant donné que « *c'est d'énergie, d'envies et de désirs de faire des choses dont nous avons peut-être besoin, pas de partitions écrites* »¹².

Entre ces différentes manières de faire récits (ou de s'en passer progressivement), même s'il y a débat sur la nécessité ou non d'avoir parfois des positions plus affirmées, plus radicales (au sens de retrouver la source), on retrouve une commune recherche de sens et de travail sur le sens. Finalement, l'analogie, la métaphore, l'humour et la dérision, la fiction ou l'hyperréalisme... sont autant de formes qui cherchent à remettre au travail l'imaginaire.

⁸ Monaco M., Müller T. et Pascon G., *Choming out*, Liège, D'une certaine gaieté, 2012. Voir aussi :

<http://www.choming-out.collectifs.net/>

⁹ Voir : <http://editions-du-cerisier.be/>

¹⁰ Voir : <http://www.jean-charles-massera.com/>

¹¹ Le feuilleton radio est disponible là : http://www.arteradio.com/son/616165/on_est_mal_barre_en_fait/. Le documentaire vidéo est en cours de diffusion en France.

¹² Massera J.-C., « Un autre endroit de pensée », note de préparation à la journée d'étude, non publiée.

Mettre l'imaginaire en mouvement

Quelle sorte de récit met en mouvement, quels récits donnent envie de se lancer, de s'engager dans une action ? Probablement ceux qui ouvrent la porte à de nouveaux imaginaires, des imaginaires multiples qui ouvrent leurs horizons à de nouvelles raisons, de nouveaux modes de pensée¹³. A l'appui de cette ligne de réflexion, les imaginaires insolites sinon même impossibles peuvent se révéler intéressants car ils aident à repousser les frontières de l'ordinaire en invitant à concevoir au-delà de ce qui se présente en première analyse. De tels récits « décalent » et invitent à « se décaler », condition pour innover mais surtout pour se découvrir innovateurs ou innovatrices. Le récit de leurs pratiques et pensées actuellement réalisé par une initiative de Transition permet par exemple d'interroger la conception la plus courante de l'économie, notamment son utilitarisme. Comme le remarque le philosophe Pascal Chabot, de telles initiatives mettent à jour les « liens subtils », d'ordinaire cachés ou ignorés au profit des seules utilités, comme par exemple les liens sociaux de solidarité ou de réciprocité que tissent certaines activités économiques mises en place par de tels collectifs¹⁴. Autre exemple, les mouvements (et les récits qui en sont faits ou qu'ils produisent) qui portent une revendication de démocratie réelle (à l'instar de Tout Autre Chose, qui a lancé un chantier de réflexion sur sa pratique interne de la démocratie)¹⁵.

Pour faire mouvement, les récits qui élargissent l'imaginaire ne sont pas les seuls à s'imposer. Ceux qui mettent en lumière la nécessité des *différents* et des *différends* sont également indispensables pour faire mouvement. De tels récits sont d'autant plus utiles qu'ils *mettent en dialogue* les différents, éventuellement ceux et celles qui ne se fréquentent pas naturellement. Ces récits offrent alors l'occasion de travailler les différences et donc aussi les différends pour les transformer en ressources ou atouts. De tels récits offrent certainement une base efficace pour élaborer du « commun » et des « communs », perspective qui dans l'optique de faire mouvement paraît particulièrement prometteuse.

Les tensions du « faire récit »

Plusieurs tensions traversent la démarche qui consiste à produire un récit. Pour produire un récit dans une perspective de contribution à du changement, le recours à de telles tensions, en pleine conscience, est une ressource de premier plan dans la mesure où elles permettent de calibrer la méthode, les dispositifs, les instruments en fonction des effets souhaités dans le sillage du récit et de son processus de construction.

- Dans quelle mesure, le récit doit-il être individuel ? Quelle doit être la part et la place des individus dans la construction mais aussi dans le contenu des récits ? Dans quelle mesure, le récit doit-il être collectif ? Quelle part réserver au collectif, à la construction de collectif et d'un collectif à travers la production d'un récit ? Comment, le cas échéant, organiser dans l'écriture le passage du « Je » au « Nous », ou l'inverse ? A quel moment ? Pour provoquer quoi précisément ?

¹³ Comme le fait par exemple François Jullien en comparant l'efficacité selon la raison occidentale et selon la chinoise, qui ne procède pas par « modélisation » mais par l'analyse et l'exploitation du « potentiel de la situation ». Sur le sujet, lire Mortier Q., « Cadres logiques et travail social : la quadrature du cercle », dans *Intermag* [en ligne : www.intermag.be], octobre 2010 ou Totté M., « Le changement et l'impact dans la pensée asiatique », dans *Les points de repères d'Inter-Mondes Belgique* [en ligne : www.inter-mondes.org/IMG/pdf/Impact_changement_Asie.pdf].

¹⁴ Chabot P., *L'âge des transitions*, Paris, PUF, 2015. D'autres illustrations pourraient être tirées, par exemple, de l'expérience de la coopérative en constitution Smart ou de l'association Nos Oignons (voir notre analyse sur cette dernière, disponible sur www.saw-b.be).

¹⁵ Ces mouvements se trouvent souvent face à une première difficulté à surmonter (qualifiée par Miranda Fricker d'« injustice épistémique ») à savoir celle d'être reconnus comme porteur d'une parole légitime, d'« imposer la validité de manières de voir et de parler qui sont maintenues à l'écart de l'espace public » (Ogien A. et Laugier S., *Le principe démocratie. Enquête sur les nouvelles formes du politique*, Paris, La Découverte, 2014, p. 125).

- Comment équilibrer ce qui relève de l'analyse (le récit grâce auquel on explique et on comprend) d'une part et, d'autre part, ce qui est de l'ordre de l'expérience vécue et située, c'est-à-dire l'expérience de certain(e)s quelque part et donc « de quelque part » ? Comment gérer la tension entre le versant « raisonnant » du récit (le récit qui aide à penser ce qu'on n'arrivait peut-être pas à comprendre ni même à nommer) et l'autre versant, celui du récit « résonnant » (qui évoque et éveille des sentiments, des sensations, des affects... qui sont autant de traces de l'expérience sensible qui a été vécue et que le récit donne à revivre) ?
- Dans quelle mesure le récit doit-il rendre fidèlement compte d'une réalité (ce qu'on vit, subit...) ? Quelle doit être la place de la fiction ou de la métaphore (les rêves, les désirs, les projections...) ? Le cas échéant, dans quelle mesure la fiction n'est-elle pas un meilleur véhicule pour rendre compte de la réalité vécue ? Autrement dit, comment articuler « réalité » et « fiction » ? C'est-à-dire dans quelle mesure le récit doit-il représenter ce qui est ou, au contraire, ce qui devrait être, ce qu'on aimerait voir advenir ? Le récit aide alors à se déporter dans d'autres imaginaires, d'autres ailleurs et d'autres « autrement » qui ne sont pas donnés à l'avance et que la construction du récit aide précisément à configurer.
- Le récit « dit » énormément. Sur ceux et celles qui l'écrivent. Sur le monde qu'ils ou elles vivent. Mais, paradoxalement, du fait même qu'il dit et parle de ce qui est, le récit bascule également dans le « non-dit ». Le récit se révèle alors comme l'instrument commode pour ne pas dire ou qui ne dit pas mais qui laisse entendre. Dans tout récit, il y a sélection de faits et de pensées. Tout récit laisse en creux un autre récit, le récit de ce qui n'est pas dit et qui, peut-être, ne peut pas se dire. Comment peser ce qui se dit et ce qui ne se dit pas ? A l'aune de quel indicateur ?
- Dans quelle mesure faut-il construire le récit comme une réponse (avec le risque de basculer dans la pensée fermée car la réponse, toute réponse, par nature est enfermante) ? Comment, à l'inverse, l'élaborer le récit comme ensemble de questions (avec cette fois le risque d'une pensée trop ouverte qui n'en finit pas de questionner sans jamais atteindre le rivage d'une quelconque réponse, fût-elle provisoire) ? Jusqu'où aller dans le questionnement ? Et quelles questions soulever ? Pour déclencher quoi ? Le récit qui questionne véritablement repose sur l'interpellation, c'est-à-dire des questions telles que « pour quoi ? », « pourquoi ça ? » ou « pourquoi comme ça ? ».
- Dans quelle mesure le récit doit-il se suffire à lui-même, devenir « récit terminus » qui matérialise un certain accomplissement, une certaine étape ? Au contraire, comment peut-il « propulser », c'est-à-dire nourrir des suites, des envies de suite. Par exemple, comment avec un récit, peut-on générer des désirs, notamment du désir d'engagement ou de passage à l'action ? Autrement dit, le récit doit-il se tourner vers le passé, vers le « déjà fait » ou au contraire vers le futur, vers le « à faire » ?

Insistons : aucune de ces tensions ne débouchent nécessairement sur une position définitive, sur une « bonne » réponse, celle qui devrait s'imposer forcément universellement. Selon la situation, suivant le contexte, en fonction des acteurs, *selon le moment surtout*, la tension tirera plutôt dans telle ou telle direction. A ce moment-là, mais peut-être pas au suivant, ce qui fait appel aux intelligences individuelles et collectives. La créativité du récit autant que sa performativité (c'est-à-dire sa capacité à produire des effets et exercer des influences) dépend beaucoup de la manière dont ces tensions sont prises en compte et mises au travail, tant dans la manière de construire le récit que dans le récit lui-même (son texte).

Dans le mouvement lui-même, travailler le doute

Le mouvement « Tout Autre Chose » est confronté à un dilemme selon Marc Zune¹⁶, un de ses membres. Après avoir, contre toute attente, mis en mouvement des milliers de personnes à la faveur du contexte particulier des mesures d'austérité décidées par le gouvernement, comment faire mouvement, comment maintenir et développer les 10.000 volontés ainsi réunies ? Face à des membres en attente de réponses, comment convaincre que « ces réponses, nous voulons les construire ensemble » ? Comment « décider » lorsqu'il s'agit précisément de démontrer qu'il faut « sortir des cadres », « sortir des façons de penser et de faire la politique » ? Le mouvement n'a pas pour but de remplacer, mais de « faire lien », de « compléter et construire des transversalités ». Les modalités retenues sont l'ouverture de lieux-espaces de débats, et ... les « parades ». Mais cela suffit-il ? Il subsiste encore beaucoup de doutes du côté des sympathisants. Et c'est précisément le doute qui ici devient valeur (« *Les doutes rassemblent, les certitudes divisent* », disait l'écrivain britannique P. Ustinov).

Les « Acteurs des temps présents »¹⁷ sont confrontés à un problème similaire. Pour faire mouvement, leur modalité est aussi de marcher, au sens propre et figuré. Elle semble plus organisée ici. Métallurgistes, artistes et agriculteurs « pérégrinent » nous dit Paul Hermant. Ils « parcourent le territoire », afin de lever un « cadastre des merveilles et des scandales ». Dans ce parcours, chacun cherche à voir ce qui naît, chacun cherche à découvrir, à partager différentes façons de voir... Petit à petit se créent des situations nouvelles de coopération locale ; à travers des conciergeries de quartiers, des « outill-thèques », de nouveaux espaces de partage de biens. Mais plus encore que les biens, ce sont les représentations qui se font toujours plus communes.

Ce qu'on retient de ces mouvements, c'est la volonté de construire ensemble les perspectives plutôt que de porter un modèle tout fait. Mais aussi la tension qui les constitue entre demande de réponses et offre de questions.

A l'instar des trois manières de « faire récit » dont ont témoigné les différents intervenants, ces deux manières de « faire mouvement » conduisent tout autant à l'importance de ne pas figer, de ne pas arrêter les idéaux par des modèles trop précis. Il s'agit de se mettre en mouvement pour réfléchir ensemble, *se rendre disponible* à d'autres imaginaires, bien plus que d'aller dans une seule direction. Etre en chemin, cheminer ensemble, apparaît plus important que la destination. Etre en mouvement(s), plutôt que faire (un) mouvement ?

Serait-on en train d'assister à une nouvelle façon de faire société ? Un « faire société » où il n'est plus question de se construire à travers des imaginaires gravés dans le marbre, des absolus, mais où il s'agit de multiplier les occasions de réfléchir et de *se réfléchir* dans le récit des uns et des autres, à travers différentes « pérégrinations », et autant de « métaphores », de « dérisions » (jamais dérisoires), de « parades ». Une façon de revoir son propre rapport à l'imaginaire ?

Au moment, où l'on entend parler que d'Austérité, de Terrorisme et d'Extrémisme, on aimerait croire qu'on assiste vraiment ici à tout autre chose. Mais croire n'est-ce pas déjà se laisser piéger ? Le grand défi ne serait-il pas de rester vigilant et observer, avec curiosité, comme l'a dit Paul Hermant des « Acteurs des Temps présent », « ce qui naît » dans ce qui n'est pas encore, mais n'est déjà plus. Ces petites transformations en cours, nous n'avons pas l'habitude de les voir. Notre pensée occidentale, rivée sur les grands changements, et les grandes oppositions, peine à voir les mutations en cours, les effets, les incidences. Elle peine aussi à les relier à de nouveaux imaginaires de société. Le défi est donc important. Là également il semble que l'on assiste à quelque chose de nouveau, et

¹⁶ Voir : www.toutautrechose.be

¹⁷ Voir : www.acteursdestempsresents.be

peut-être d'inédit : la fin des récits (grands ou petits) et avec elle, l'attention aux transformations silencieuses, aux liens subtils et aux transitions¹⁸.

Les tensions du « faire mouvement »

Comme pour ce qui est du récit, faire mouvement signifie travailler – et tirer parti – des tensions transversales, qui traversent de part en part les dynamiques de mise en mouvement. Comme pour les tensions traversant le « faire récit », nous les formulerons sous la forme de questions ouvertes.

- Dans quelle mesure, à quels moments, pour quelles cibles le mouvement doit-il être *centralisé* (et dès lors sans doute vertical) ? Dans quelle mesure, à quels moments, pour quelles cibles le mouvement doit-il être au contraire être *décentralisé* (et promouvoir des postures horizontales et horizontalisantes) ? Qu'est-ce qui doit y être transversal ?
- Jusqu'où faut-il *organiser* le mouvement ? Jusqu'à quel point le planifier, le baliser ? Quand et que faut-il au contraire laisser se développer *spontanément*, laisser surgir et se saisir de ce qui survient « ici et maintenant », dans quelle mesure le laisser ouvert « à tous vents » ? Car le mouvement le plus solide se construit dans le processus (le chemin se déploie en marchant). Ouverture, fermeture, cette tension est toujours difficile à négocier : trop fermé, le mouvement en arrive vite à s'étioler mais trop ouvert il ne tarde pas à se dissoudre dans la confusion. Quel équilibre établir ? Et comment le maintenir ? Dans quelle mesure le mouvement doit-il cadrer ses membres (avec des mots d'ordre précis, des pratiques établies, des conventions qui tiennent,...) ? Ou, au contraire, dans quelle mesure doit-il être et rester décadre ?
- Sur quelle orientation de fond asseoir le mouvement ? La proposition ou la contre-proposition, c'est-à-dire faire mouvement « pour » (par exemple pour porter telles alternatives) ? Sur l'opposition de sorte qu'on fait mouvement « contre » (dénoncer, critiquer, s'opposer...) ?
- Faut-il des mouvements de taille modeste, du « petit » ou de l'étroit. Ou alors, faut-il d'emblée voir grand, et envisager des mouvements larges ? Comment alors changer d'échelle, c'est-dire passer du micro-local à la dimension macro ou globale ... sans pour autant perdre son âme ? Comment, une fois qu'on navigue dans les grandes échelles rester en lien avec les lieux locaux ?
- Dans quelle mesure le mouvement naissant doit-il se faire connaître ? Aux yeux et aux oreilles de qui ? La tension entre rester anonyme et devenir célèbres n'est jamais simple à articuler.
- Mener des luttes portées par le *désir*, c'est-à-dire faire mouvement parce qu'on veut « ça » et rien d'autre ? Ou, au contraire, dans quelle mesure faut-il privilégier les « *luttes de nécessité* » ? Comment équilibrer entre l'action et la réaction ?
- Quand faut-il privilégier le *passé* et la durée longue ? Quand, au contraire, faut-il plutôt s'inscrire résolument dans le *présent* et s'accrocher au court terme ? Comment trouver le juste équilibre entre l'urgence, l'ici et maintenant, d'une part et, d'autre part, le long terme ?
- Dans quelle mesure faut-il s'inscrire dans la dynamique d'un mouvement mû comme *processus* ouvert, privilégiant *l'expérimentation*, l'engagement reposant sur la recherche et logeant du côté de la question de telle sorte que l'essentiel est moins le mouvement lui-même que le fait d'être en mouvement ? Ou alors faut-il revenir aux recettes d'antan, le mouvement porté par une *idéologie serrée*, visant le « Grand Soir », c'est-à-dire faire mouvement pour réaliser la prophétie ?
- Comment faire la part des choses entre besoins et aspirations individuels et collectifs ? Comment répondre aux volontés individuelles, fussent-elles difficilement

¹⁸ Comme nous y invitent deux auteurs déjà cités, François Jullien (dans *Les transformations silencieuses*, Paris, Grasset, 2009) et Pascal Chabot (dans *L'âge des transitions*).

saisissables et répondre aussi à la volonté collective aux contours et limites jamais simples à établir ?

Faire mouvement : quelques indications pragmatiques

De toute évidence, en ce début de XXI^e siècle, faire mouvement ce n'est ni construire un nouveau « Grand Un » qui écrase les différences et les singularités, mais ce n'est pas non plus la somme des luttes particularistes (les collectifs des « mêmes qui se ressemblent»), sorte de grand amalgame qui ferait tourner la roue de l'histoire du seul fait de sa masse. Entre, à un extrême, la nécessité de la diversité, perçue comme richesse et à un autre extrême, celui du mouvement homogène, cohérent, sinon même « pur », un « juste » équilibre est à inventer et réinventer en permanence. Mais seule la réflexion ouverte et continue, l'analyse ouverte et continue du contexte dans lequel s'enracine le mouvement permet de travailler cette question jamais résolue définitivement. Cela étant précisé, cinq pistes peuvent être suggérées, au moins à titre d'hypothèses toujours à vérifier.

Premièrement, faire mouvement, c'est réinventer du Collectif (du faire « commun »), c'est donc réinventer du « *UN pluriel* ». Mais une telle réinvention ne peut prendre place que si les individus eux-mêmes se mettent en mouvement. La dimension « soi en mouvement » est sans doute un préalable à la fondation de mouvement. Au final, il s'agit donc de varier et donc changer d'*échelle* (du micro au macro, de l'individuel au sociétal en passant par le collectif et l'institution)¹⁹.

Deuxièmement, il semble falloir asseoir le faire mouvement sur une *analyse* de ce qu'on combat (D'où ça provient ? Comment ça se répand ? Dans quelle mesure y est-on responsable, éventuellement à son insu ?). Une telle préoccupation est indispensable pour ne pas reproduire ce qui motive la lutte, pour ne pas faire la « même chose » tout autrement. L'enjeu est en particulier de ne pas *reproduire individuellement* ce contre quoi *collectivement* on combat (par exemple, si on veut une autre économie sans doute faut-il renoncer à chercher le moins cher à tout prix).

Troisièmement, faire mouvement exige sans doute de créer une certaine *esthétique*, un souci particulier de mettre en forme, des formes qui donnent le goût de s'engager. Et cela permet et s'appuie sur le fait de se réapproprier le *langage*, les mots, les manières de dire, de signifier, de rendre sensé. Car les mots des autres enferment dans la pensée et dans les frontières du possible que ces autres imposent. En pratique, cela signifie veiller à garder la *maîtrise de son récit*, la maîtrise de l'écriture mais aussi de la lecture de son propre récit, et donc conserver la main sur son histoire passée, présente et future.

Quatrièmement, faire mouvement commence par amplifier ce qui *existe déjà*, partir de ces pratiques diverses et arriver à relier des mondes aujourd'hui séparés. En pratique, il s'agit à la fois de nouer des *solidarités improbables et en partie imprévisibles* (suivant l'exemple de ces agriculteurs qui viennent en soutien des scientifiques, parfois ceux-là même que pourtant ils contestaient) et de recréer, régénérer du *débat*, de la dispute, de la controverse, ouverte et créative... Ce qui va de pair avec la nécessité de créer la *confiance* mais aussi le « communiant », le « communicable », le « commun », bref tout ce qui fait sens et intelligence pour tous et chacun.

Enfin, cinquièmement, aucun mouvement n'existe sans situation, soit qu'il les crée lui-même, soit qu'il exploite celles qui se présentent à lui. De la capacité à faire bon usage des

¹⁹ A ce sujet, lire le passionnant livre d'Yves Citton, *Mythocratie. Storytelling et imaginaire de gauche*, Paris, Editions Amsterdam, 2010. Ce livre commence et finit par une citation du compositeur et musicien de jazz Sun Ra, liée à la question qui nous occupe ici : « *Je dis aux gens qu'ils ont tout essayé, mais qu'ils doivent maintenant essayer la mythocratie. Ils ont eu la démocratie, la théocratie. La mythocratie, c'est ce que vous n'êtes jamais devenus de ce que vous devriez être* ». Pour mieux la comprendre, écoutez ses compositions ou lisez le livre...

situations dépend à la fois son influence et son avenir. Ce qui revient à saisir / sentir les contextes, le « *momentum* » et les opportunités ... sans toutefois s'y soumettre. Ou encore voir ce qui est *en train de naître* à partir de ce qui est ou n'est pas et dès lors de se rendre disponible, se faire curieux et répandre la curiosité « autour ».

Au-delà de toutes ces pistes en attente d'être explorées, il convient de préciser que, quand on « fait mouvement », il s'agit toujours de créer « *de la coopération* » et de la vie coopérative et, à partir de là, instaurer – ou restaurer – « du » et « des » communs. Peut-être est-ce la manière la plus nette de tracer une ligne de démarcation nette entre des mouvements de type revendicatifs (de type réformistes, c'est-à-dire ceux qui ont pour horizon le « même mais autrement et en plus intense ») et les mouvements qui ont pour vocation à refonder les bases du « vivre » et du « faire ensemble » (ceux qui ambitionnent l'exploration et l'élaboration de divers « tout autre chose »).

On le voit, d'une manière ou d'une autre, faire mouvement revient à créer – ou à contribuer à créer – un autre *imaginaire*.


LES ANALYSES DE SAW-B

Rédigées avec le soutien de la Fédération Wallonie-Bruxelles, les analyses de SAW-B se veulent des outils de réflexion et de débat. Au travers de ces textes, SAW-B souhaite offrir la possibilité aux citoyens mais aussi, plus spécifiquement, aux organisations d'économie sociale de décoder – avec leurs travailleurs et leurs bénéficiaires – les enjeux auxquels ils sont confrontés dans leurs pratiques quotidiennes. Cette compréhension des réalités qui les entourent est essentielle pour construire, collectivement, les réponses et dispositifs adaptés aux difficultés rencontrées. Ces analyses proposent également aux travailleurs de l'économie sociale de poser un regard critique sur leurs pratiques et leurs objectifs mais aussi sur notre société, ses évolutions, nos modes de consommations, de production, de solidarité, etc.

Ces textes ne sont pas rédigés « en chambre » mais sont le résultat direct des interpellations des acteurs de terrain. Nous vous invitons à les prolonger en nous relayant vos interpellations, commentaires et propositions. Si vous le souhaitez, au départ d'un de ces sujets d'analyse, nous pouvons aussi co-organiser avec vous une animation sur mesure au sein de votre entreprise sociale ou de votre groupe citoyen.

Nos analyses sont disponibles sur notre site www.saw-b.be, à côté de nos études, où elles sont classées selon les thématiques suivantes :

- Contours, objectifs et fonctionnement de l'Economie sociale
 - o Définitions et objectifs de l'Economie sociale
 - o Fonctionnement de l'Economie sociale
 - o Démocratie économique et participation
 - o Frontières de l'Economie sociale
 - o Financement de l'Economie sociale
- Economie sociale et enjeux politiques
 - o Enjeux européens et internationaux
 - o Enjeux belges et régionaux
 - o Economie sociale et enjeux de société
- Economie sociale et travail
 - o Insertion socioprofessionnelle
 - o Sens du travail
- Produire et consommer autrement
 - o Distribution et alimentation
 - o Logement
 - o Services
 - o Environnement
 - o Culture



SAW-B (Solidarité des Alternatives Wallonnes et Bruxelloises) est un mouvement pluraliste pour l'alternative économique et sociale. Créée en 1981, l'ASBL rassemble les femmes et les hommes qui construisent une économie centrée sur le respect de l'humain et de l'environnement et non sur le profit. Ses membres représentent plus de 300 entreprises sociales - soit 15 000 travailleurs - en Wallonie et à Bruxelles : des ASBL, des coopératives, des fondations et des sociétés à finalité sociale actives dans de nombreux secteurs tels la culture, la formation, la santé, les énergies, les services à la personne, ...

SAW-B vise à défendre, représenter et développer l'économie sociale et les entreprises qui la composent. Elle est reconnue comme agence-conseil par la Wallonie et comme acteur d'éducation permanente par la Fédération Wallonie-Bruxelles. Toutes nos analyses sont sur www.saw-b.be